

L3 S1 (UEC 55), 2019-2020

« Des raisons de douter ? », A. Thébert

Chap. 1, « Répondre au défi sceptique : un serpent de mer philosophique ? »

[1] « nous douterons en premier lieu si, de toutes les choses qui sont tombées sous nos sens ou que nous n'avons jamais imaginées, il y en a quelques-unes qui soient véritablement dans le monde, tant à cause que nous savons par expérience que nos sens nous ont trompés en plusieurs rencontres, et qu'il y aurait de l'imprudence de nous trop fier à ceux qui nous ont trompés, quand même ce n'aurait été qu'une fois, comme aussi à cause que nous songeons presque toujours en dormant » (Descartes, *Principes de la philosophie*, I, § 4)

[2] « La méditation que je fis hier m'a rempli l'esprit de tant de doutes, qu'il n'est plus désormais en ma puissance de les oublier. Et cependant je ne vois pas de quelle façon je les pourrai résoudre ; et comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris, que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus » (Descartes, *Méditations Métaphysiques*, 2, § 1)

[3] « Il me semble être un homme qui, ayant raclé beaucoup d'écueils et échappé de peu au naufrage en naviguant dans une passe étroite, a encore la témérité de prendre la mer dans le même vaisseau fatigué par les tempêtes et faisant eau de toutes parts, un homme qui porte son ambition jusqu'à penser faire le tour du monde dans ces circonstances défavorables. Le souvenir de mes erreurs et de mes perplexités passées me rend défiant pour l'avenir. L'état misérable, la faiblesse et le désordre des facultés que je dois employer dans mes recherches augmentent mes appréhensions. Et l'impossibilité d'amender ou de corriger ces facultés me réduit presque au désespoir et me fait résoudre de périr sur le rocher aride où je me trouve à présent, plutôt que de m'aventurer sur cet océan sans limites qui s'ouvre sur l'immensité. Cette vision soudaine du péril où je me trouve me frappe de mélancolie et comme cette passion, plus que toute autre, a pour habitude de s'écouter, je ne peux m'empêcher de nourrir mon désespoir de toutes les réflexions décourageantes que le présent sujet me procure en si grande abondance. Je suis tout d'abord effrayé et confondu de la solitude désespérée où me place ma philosophie, et je m'imagine être un monstre étrange et grotesque qui, incapable de se mêler à autrui et de se fondre dans la société, a été exclu du commerce des hommes et reste totalement abandonné et inconsolé. (...) J'appelle d'autres hommes pour qu'ils viennent former avec moi un groupe séparé, mais aucun ne me prête l'oreille. Ils gardent tous leurs distances et redoutent la tempête qui m'assaille de toutes parts. (...) Quand je tourne mes regards vers moi-même, je ne trouve que le doute et l'ignorance. Le monde entier conspire pour s'opposer à moi et me contredire ; et cependant, telle est ma faiblesse que je sens toutes mes opinions se défaire et tomber d'elles-mêmes quand elles ne sont pas soutenues par l'approbation d'autrui. Chaque pas que je fais est hésitant et chaque réflexion nouvelle me donne à redouter une erreur et une absurdité dans mon raisonnement. » (Hume, *Traité de la nature humaine*, I, 4, 7, Paris, GF, 1995, p. 356-7)

[5] « Tout comme nous pouvons souffrir de vertige en altitude, bien que nous sachions parfaitement que nous ne sommes pas en danger, de même je pense que même une fois le problème du scepticisme radical résolu, et par conséquent le risque épistémique posé par ce problème dissipé, il peut néanmoins se faire que nous ressentions un malaise résiduel à propos de notre situation épistémique. » (Duncan Pritchard, *Epistemic Angst*, 2016, p. 6)

[6] PRINCIPE DU CRITÈRE

Une source potentielle de connaissance C ne peut produire de la connaissance pour un sujet S que si et seulement si S sait que C est fiable.

[7] CONNAISSANCE COMME CROYANCE VRAIE JUSTIFIÉE

S sait que p si et seulement si :

1. S croit que p ,
2. Il est vrai que p ,
3. S est justifié à croire que p .

[8] UNGER

1. Si S sait que p , alors S est absolument certain que p ;
2. Personne n'est jamais absolument certain que p ;
3. Donc S ne sait pas que p .

[10] « Vous emmenez votre fils au zoo, y voyez plusieurs zèbres, et interrogé par votre fils, lui dites que ce sont des zèbres. Savez-vous que ce sont des zèbres ? Eh bien, la plupart d'entre nous n'hésiteraient guère à dire que oui : nous le savons bien. Nous savons à quoi ressemblent les zèbres ; et d'ailleurs c'est le zoo de la ville, et les animaux sont dans un enclos qui porte l'écriteau « Zèbres ». Pourtant, que quelque chose soit un zèbre implique que ce ne soit pas une mule et, en particulier, que ce ne soit pas une mule habilement déguisée par les responsables du zoo de manière à ressembler à un zèbre. Savez-vous que ces animaux ne sont pas des mules habilement déguisées par les responsables du zoo de manière à ressembler à des zèbres ? » (Fred Dretske, « Epistemic Operators » (1970), repris dans *Perception, Knowledge and Belief* (2000, p. 39))

[11] PRINCIPE DE CLÔTURE ÉPISTÉMIQUE

Si S sait que p , et si S sait que p implique q , alors S sait que q .

[12] INTERNET

Pierre doit faire un exposé sur les hippopotames. Il consulte la page *wikipedia* qui leur est consacrée. Il ne prend pas garde au fait qu'une alerte indique que cet article ne cite pas suffisamment ses sources et que les conditions de sa vérifiabilité ne sont pas remplies. De fait, l'article est truffé d'erreurs. L'une des rares informations vraies qu'il fournit est que p : « les canines de l'hippopotame peuvent atteindre une longueur de 50 cm ». Pierre sait-il que p ?

[13] PRINCIPE D'INFAILLIBILITÉ

Si S sait que p , alors nécessairement il est vrai que p . Il n'y a pas de possibilité d'erreur. La connaissance n'est pas compatible avec le fait que l'on puisse se tromper.

[15] MAIN

- M1. Voici une main ;
- M2. S'il y a une main, alors le monde extérieur existe ;
- M3. Le monde extérieur existe.

[16] MAIN*

[M3]

M1

M2

—

M3

[17] TERRE

- T1. Voici un fossile d'un milliard d'années ;
- T2. S'il y a un fossile d'un milliard d'années, c'est que la Terre existe depuis très longtemps.
- T3. La Terre existe depuis très longtemps (elle n'a pas commencé à exister hier, remplie de traces du passé)

[18] ESPRITS

E1. Paul est triste ;

E2. Si Paul est triste, c'est qu'il y a d'autres esprits que le mien,

E3. Il y a d'autres esprits que le mien.

[20] « dans la recherche philosophique sur la connaissance nous voulons davantage que la fausseté du scepticisme et plus que la simple possession de la connaissance que nous pensons avoir. Nous voulons comprendre comment nous savons les choses que nous savons, comment le scepticisme se révèle ne pas être vrai » (Barry Stroud, « Comprendre la connaissance humaine en général », dans Dutant & Engel, p. 343)

[21] La considération *intense* de ces multiples contradictions et imperfections de la raison humaine a tant agi sur moi et tant échauffé mon cerveau que je suis prêt à rejeter toute croyance et tout raisonnement, et que je ne peux même plus regarder une opinion comme plus probable ou plus vraisemblable qu'une autre. Où suis-je ? Que suis-je ? Quelles sont les causes d'où je tire mon existence et à quelle condition dois-je retourner ? De qui dois-je rechercher les faveurs, et de qui craindre la colère ? De quels êtres suis-je environné ? Sur qui ai-je de l'influence ? Qui en a sur moi ? Je suis confondu par toutes ces questions et je commence à m'imaginer dans la condition la plus déplorable qui se puisse concevoir, enveloppé de l'obscurité la plus noire, et totalement privé de l'usage de mes membres et de mes facultés.

Fort heureusement, il se trouve que, puisque la raison est incapable de disperser ces nuages, la nature elle-même y suffit et me guérit de cette mélancolie et de ce délire philosophiques, soit par le relâchement de cette disposition de l'esprit, soit par quelque distraction et quelque impression vive de mes sens, qui efface toutes ces chimères. Je dîne, je fais une partie de jacquet, je converse et me réjouis avec mes amis et quand, après trois ou quatre heures d'amusement, je veux reprendre ces spéculations, elles m'apparaissent si froides, si forcées et si ridicules que je ne peux pas trouver le cœur de les poursuivre plus avant.

A ce point, je me trouve donc absolument et nécessairement déterminé à vivre, parler et agir comme tout le monde dans les affaires courantes de la vie. Mais bien que ma tendance naturelle et le cours de mes passions et de mes esprits animaux me réduise à cette croyance indolente aux maximes générales du monde, j'éprouve encore un reste suffisant de ma disposition précédente pour être prêt à jeter au feu tous mes livres et tous mes papiers et à jurer de ne plus jamais renoncer aux plaisirs de la vie pour l'amour du raisonnement et de la philosophie. Tels sont, en effet, mes sentiments dans l'humeur morose où je me trouve à présent. Il se peut, que dis-je, il faut que je cède au courant de la nature en me soumettant à mes sens et à mon entendement ; et par cette soumission aveugle, je montre à la perfection ma disposition et mes principes sceptiques. Mais cela veut-il dire que je doive lutter contre les courants de la nature, qui m'emporte vers l'indolence et le plaisir, que je doive m'abstraire, en quelque mesure, du commerce et de la société des hommes, qui sont si agréables, et que je doive me torturer le cerveau avec des subtilités et des sophismes, au moment même où je ne peux me convaincre du caractère raisonnable d'une application si pénible et où je n'ai aucun espoir sérieux d'accéder par ce moyen à la vérité et à la certitude ? Quelle obligation ai-je donc de faire du temps un si mauvais usage ? Et cela peut-il servir en aucune façon le bien de l'humanité ou mon intérêt privé ? Non. Si je dois être un fou, comme le sont tous ceux qui raisonnent ou croient quoi que ce soit *avec certitude*, mes folies seront du moins naturelles et agréables. Partout où je lutterai contre mon inclination, j'aurai une bonne raison de résister et je ne me laisserai plus guider vers des errances dans les solitudes désolées et les passages difficiles que j'ai rencontrés jusqu'ici. (...)

Si nous croyons que le feu réchauffe et que l'eau rafraîchit, ce n'est que parce qu'il nous en coûterait trop de peines de penser différemment. (...)

Un vrai sceptique se défiera de ses doutes philosophiques comme de sa conviction philosophique, et ni ses doutes ni sa conviction ne lui feront jamais refuser une satisfaction innocente qui s'offre à lui. » (Hume, *Traité de la nature humaine*, I, 4, 7, *ibid.*, p. 362-7)